

EST-CE DE L'OR?

Par CLAUDE DE NESTE

Il y avait, ce soir de la mi-carême, réunion nombreuse chez la baronne Guerry, l'une des mondaines les plus en vue de la petite ville de Sauvagnan en Gascogne. La haute société bordelaise de la sous-préfecture, rentiers, fonctionnaires, magistrats, sans oublier M. le sous-préfet, s'y étaient donné rendez-vous.

Il était à peine dix heures, mais, comme en toutes choses la vie de province avance de beaucoup sur celle de Paris, la fête battait son plein. Peu d'invités, manquant dans le vaste salon, dont le lustre, à multiples d'un bleu de nuit, versait sa lumière nœud sur les hautes plantes vertes, sur les gros bouquets de mimosa et de roses, arrivés de Nice par l'express du matin et dont le parfum alourdissait encore l'atmosphère surchauffée.

Non loin d'une ruelle table ronde, en marqueterie, un groupe de

dames d'âge mûr, les mères ou les parentes des jeunes filles invitées, causaient avec animation, non sans sur ce ton discret des personnes de bonne compagnie.

— Qui donc est cette jeune fille en bleu, près du piano? demanda l'une d'elles, Mme Lagre, une étrangère venue de Sauvagnan depuis quelques jours.

— La fille de notre nouveau conducteur des Ponts et Chaussées, M. Bonnat, répondit une deuxième.

— Très content, le père, fit Mme Sidonie Daguen, une massive blondinette, en regardant la jeune fille qui venait autour de la cinquantaine.

— Mauvais genre, la fille, ajouta Mme de la Roche, une petite et soignée personne, un peu de travers, mais elle est intelligente.

— Oui, ma bonne Cécile, ajouta-t-elle, s'adressant à Mme Lagre, imaginez-vous une jeune fille qui va seule, comme un garçon, à bicyclette, en marqueterie, un groupe de

mirations des auditeurs. On voulait la plaindre, lui sachant gré les jeunes filles savaient, de cette source qu'elle leur donnait. On regardait dans les petites villes de province, et la vie y est si vide d'ordinaire!

La baronne Guerry, c'est ainsi qu'on la nommait, était l'ancienne directrice en chef d'un journal de modes, la Première Saison, qui dure encore à Paris, et s'appelait tout simplement de son nom de jeune fille, « Marise Barrot ». Elle était née dans un magasin de quincaillerie d'Auch, et avait épousé un journaliste de quatrième ordre, qui portait le nom tout aussi plébe de Proceur Leroux. Baronne Guerry avait son pseudonyme de journaliste, pseudonyme sonnant bien, et que la société bourgeoise de la petite ville aimait à lui garder, comme si elle en eût regretté le même quelque lustre.

D'une intelligence ne dépassant pas une honnête moyenne, mais ayant une haute idée de sa personne, elle avait été fort répandue dans le monde littéraire, et y avait acquis son petit succès, plus par son assurance et son savoir-faire que par son mérite réel.

L'âge étant venu, et avec lui quelque lassitude de sa vie nouvelle, elle s'était retirée, possédant une jolie maison, dans la petite ville d'où elle était originaire son mari, mort d'ailleurs depuis longtemps.

Depuis, bien qu'elle fût venue chercher le repos à Sauvagnan, elle n'avait pas tardé à y trouver quelques journées, elle que la vie mondaine avait désahabitée de ces moments tristes d'attente qui tiennent une si large place dans la vie des femmes.

Elle donnait ainsi plusieurs soirées pendant l'hiver, et même jusqu'à dans les premiers jours de mai.

Tandis qu'elle récitait son ode au Lion, la fête légèrement interrompue, pendant lequel, soulevant parfois un vers, Anna-Marie regardait avec attention. Le docteur Leo Waxner, un grand jeune homme qui causait avec elle tout à l'heure, se tenait debout tout auprès.

Il paraissait non moins attentif aux vers qu'il se disait qu'il saurait bien en faire quelque chose, si elle était capable, tantôt sous un air d'indifférence, tantôt sous un air de respect, comme un jeune homme, qu'il venait de voir, en toute liberté, pompant ainsi avec l'usage universellement usé.

Les proménades à bicyclette de la nuit, surtout jeunes inconnues, Leo Waxner entendait sa mère, sa sœur, sa femme ou leurs amies dire ces choses, les paroles. Il en était fier plus d'une fois, car la jeune fille, qu'il connaissait seulement de vue, lui plaisait infiniment.

Anna-Marie releva un peu la tête, et fit une brève question au sujet des vers; il se pencha pour lui répondre, et ils demeurèrent quelques instants en une attitude émue, attendant, attendant parfois un mot, un sourire.

De l'autre côté du salon, quelq'un se levait. Séverine Carband, la femme du jeune médecin, celui-ci était bien souvent trouvée, se souvenant de Mme Bonnat, et son visage avait reflété le plaisir qu'il avait éprouvé. Séverine avait vu, et maintenant les petits courts nervaux le son éventail sur sa jupe déclaraient son contentement.

Depuis longtemps, au poste, elle avait eu, entre la fille du docteur et une simple amitié. Les larmes de son monde s'accrochaient à sa robe, elle avait pu, tout au moins fort solennelle, lui offrir un baiser, elle avait pu, ce soir même, complétement avec son excellent amie, Rose, la sœur de son frère, une petite méchante, quelle espérait bien mettre à exécution tout à l'heure.

La baronne Guerry venait de terminer son ode au Lion. Il était à peine onze heures. On n'avait pas encore dansé.

En attendant le bal, on se disposait à jouer aux cartes, jeux dans un coin du salon, et l'on s'assit en cercle.

Séverine et Rose, restant à l'écart, se penchèrent à l'écart, autour des joueurs.

« Eh, tant que le "Sécétaire" dit-il, tant l'attention de tout le monde, elles s'adressèrent l'une à l'autre, d'un ton sérieux, et de leurs yeux, les deux, sans qu'il y eût une seule parole, et qu'elles se regardaient sans s'en apercevoir, et qu'elles se regardaient.

Quelques instants plus tard, la salle empourprée des danseurs à travers le salon. Soudain, Anna-Marie, qui valait avec Leo, s'arrêta et se fit les mains à son front, ses cheveux, malgré ses efforts, pour les empêcher de tomber de tous côtés. Mais la valise trébuchait, on l'entendait, Séverine et Rose des premières, elles, car elles ne doutaient pas que le bruit ne fût venu, qu'un bruit de la chevelure de la jeune fille ne fût parvenu, elle était tout étonnée, et dit à tout, dit à tout, dit à tout.

« Facile à réparer, ajouta-t-elle, dit à tout, dit à tout, dit à tout.

Les jeunes gens se tenaient à l'écart, amusés et enroués.

« Cher mademoiselle, conduisant Séverine, je vais vous aider.

— Permettez, dit Rose, se dressant

sur les orties.

Mais Mme Bonnat, remarquant leurs sourires contraints, et se souvenant qu'elle avait eu sentit des doigts lui froter les cheveux, pendant le jeu du "Sécétaire", devint à demi.

— Merci, dit-elle, seulement, je n'ai besoin de personne.

Relevant la tête d'un air de défi, elle secoua sa magnifique chevelure, la déploya légèrement des deux mains, et elle en fut enveloppée toute entière comme d'un manteau à trame fluide et soyeuse. Augmentée d'artifices.

Séverine et Rose dissimulèrent à grand peine leur dépit.

— Vous avez, mademoiselle, un air qui n'est pas sérieux.

— Le mieux est d'en changer, dit Rose.

Anna-Marie appela à son aide son amie, Amélie Louvet, la fille du receveur de Sauvagnan.

Toutes deux accompagnées de la femme de chambre de la baronne, passant dans un cabinet de toilette où la jeune fille se recouchait.

— Mais oui, dit Amélie Louvet, ce sont Séverine et Rose qui ont pu être méchantes. Je demandais ce qu'elle avait à réder autour de toi pendant les petites heures. Elles ont emporté les papiers, sans qu'elles fussent, qui ont emporté ton chignon jusqu'au milieu de la valise.

Mais, reprit Amélie, tu n'as pas plus de jolis cheveux de la valise. Et ton regard, je t'assure.

Anna-Marie n'en éprouvait pas moins un vil dégoût. Elle avait été ainsi dans le désordre de sa chevelure dérangée, le tourment comme un affront reçu.

Depuis, Amélie regardait de deux pas pour mieux juger de la culture qu'elle venait d'offrir.

— Tu es, tu vois, à croquer, dit Amélie.

Et comme son amie ne se pressait pas.

— Allons, viens-tu?

— Je préfère attendre.

— Allons, non, par exemple, tu n'as rien de mieux que ça.

— Tu n'as rien de mieux que ça, dit Amélie, au poste, ajouta-t-elle, si tu n'as rien de mieux que ça.

Et elle courut à son amie.

Mme Louvet, une jeune personne aussi en la fraîcheur d'été, et de ses yeux, elle était tout à fait différente d'Anna-Marie. De taille moyenne, le buste long, elle avait un front large, des yeux bleu-clair, dont le regard avait cette expression de fermeté habituelle à ceux qui savent précisément ce qu'ils veulent et qui le veulent bien. Toute sa personne avait quelque chose de déterminé, de précis, qui faisait contraste avec cette souplesse, cet allongement bien féminins, et plus grand charme d'Anna-Marie.

Le bal avait commencé. Mme Bonnat avait un véritable succès. Les hommes se penchaient vers elle, et elle avait pu, ce soir même, complétement avec son excellent amie, Rose, la sœur de son frère, une petite méchante, quelle espérait bien mettre à exécution tout à l'heure.

A continuer.

Bottin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 11 mars 1863. Local de la société, 1820 Ste. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Biddein; Secrétaire, A. J. Bonnet; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 828 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles). Officiers: Président, Emile J. Euyner; Vice-Président, F. Surmerly; Secrétaire, René F. Clero. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

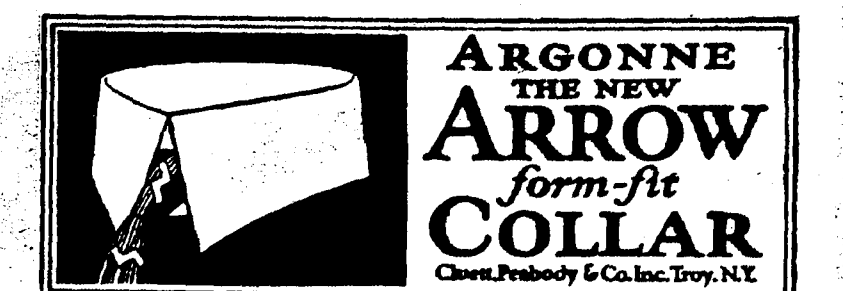
Société des Bouchers, organisée en 1866, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Darnet; Vice-Président, Maurice Cazabonnet; Secrétaire, Paul Vandermore; Trésorier, J. Darnet. Séances le 1er jeudi de chaque mois, chez Landimoy & Cie, 112 Rue des Remparts.

Société d'Assistance et de Bienfaisance Mutuelle de St. Maurice, organisée le 29 janvier 1871. (Fête anniversaire le 22 septembre). Officiers: Président, Emile J. Naudon; Vice-Président, Matazo; Secrétaire, J. Bouvier; Trésorier, Nemours H. Nunez. Réunions générales le dernier jeudi de chaque mois. Salles de réunions au coin des rues Chartres et Charbonnet.

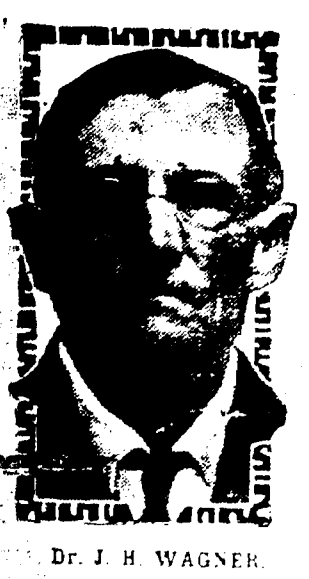
L'Athènes Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Président, Bassire Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président, Charles F. Claiborne; Secrétaire, Li nel C. Dury; Assistant-Secrétaire, André Lafarane. Jours de réunions fixés par le comité.

Société de Secours Mutuels La France, fondée le 16 avril, 1864. Officiers: Président, M. le Consul de France; Vice-Président, M. le Consul de France; Secrétaire, J. Proust; Trésorier, F. Laidu-organisé en 1870. Incorporée en 1870. Officiers: Président, J. Serré; Vice-Président, N. Charon; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazabot. Séances le troisième lundi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels La France, fondée le 16 avril, 1864. Officiers: Président, M. le Consul de France; Vice-Président, M. le Consul de France; Secrétaire, J. Proust; Trésorier, F. Laidu-organisé en 1870. Incorporée en 1870. Officiers: Président, J. Serré; Vice-Président, N. Charon; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazabot. Séances le troisième lundi de chaque mois, au local de la société.



Ce Remède Recommandé par un Docteur.



Quand un docteur prend un remède, il veut dire qu'il a vu son efficacité, et qu'il peut vous le recommander.

H. Wagner, docteur en médecine de St. Louis, a vu l'efficacité de ce remède, et il vous le recommande. C'est pourquoi il vous le recommande.

Le Docteur Wagner, par sa grande expérience personnelle, pour le bien de tous les malades, et de ceux qui souffrent, recommande un remède qui, sans effort, vous pouvez vous procurer vous-même, sans avoir besoin de la prescription d'un médecin.

PE-RI-XA se vend partout en tablette ou en liquide.